

ACADÉMIE DES SCIENCES BELLES-LETTRES ET ARTS
DE SAVOIE

Hommage à Louis Terreaux (1921 – 2015)

12 juin 2015

Intervention du professeur Jean Burgos, membre titulaire

L'universitaire

On l'appelait toujours Doyen Terreaux, comme si l'homme et la fonction universitaire, en ce qui le concernait, étaient indissociables. Ou plutôt comme si l'appellation de doyen, avec lui, devenait un vrai titre – un titre qui lui avait été donné d'emblée, très peu après son arrivée en milieu universitaire savoyard, alors même que l'Université de Savoie n'était encore que Centre universitaire ; un titre qu'il devait conserver tout naturellement, alors même qu'il n'exerçait plus la charge annoncée.

Tout fraîchement nommé Professeur, le plus haut grade de la fonction universitaire, faut-il le rappeler, c'est en 1970 que Louis Terreaux nous arrivait de Poitiers où il avait franchi, en 11 ans, tous les grades précédant celui-ci – et ils étaient nombreux alors. Après avoir passé une Agrégation de grammaire – et non pas l'Agrégation de Lettres classiques comme on l'aurait attendu de la part de qui était très attaché aux lettres anciennes (mais l'on trouvera bientôt, à l'énoncé de ses travaux, mille réponses à ce choix) – il venait de soutenir brillamment, depuis peu, sa thèse de Doctorat-ès-lettres, en Sorbonne comme il se doit. De cette thèse, consacrée à *Ronsard correcteur de ses œuvres* et publiée chez Droz en 1968 – pas moins de 750 pages bien remplies, et il n'est guère de seiziémistes qui ne s'y réfèrent toujours aujourd'hui -, de cette thèse date la

place qui sera désormais la sienne, une place de première importance au sein des spécialistes du seizième siècle français.

Ce brillant seiziémiste, paré maintenant du titre de Professeur de langue et littérature françaises du Moyen âge et de la Renaissance, sait-on assez qu'il aurait pu choisir d'être nommé tout ailleurs qu'en Savoie ? Qu'il me soit permis de lui donner un instant la parole, à ce propos, en citant quelques lignes de son discours de réception de la légion d'honneur, en juin 1993, où il s'explique ainsi :

« Transplanté dans le Nord, l'Ouest ou à Paris, rien ne me destinait plus à un retour aux sources. Or, l'Université de Savoie allait naître. Elu à Tours et à Rouen, je choisis la Savoie. Comme les choses traînaient, je passai au Ministère. Le chef de service qui me reçut était déconcerté. Il en était aux vieux schémas d'une province vouée à la neige et aux pâturages. Il ne savait pas, moi non plus, qu'un jour j'élèverais des moutons. Il ne buvait pas de la mondeuse, pourtant déjà classée. Il ne voyait pas d'avenir universitaire dans un pays à demi-barbare. C'était en 1970. Mais l'imaginaire est une puissance. »

Est-il besoin de dire combien ce choix délibéré de Louis Terreaux d'opter sans hésitation pour la terre de ses ancêtres et le franco-provençal mérite qu'on s'y arrête ?

Ainsi donc exaucé, et bientôt nommé à la tête du secteur littéraire du Centre universitaire de Savoie, il devait rester à ce poste 3 années encore après la transformation de celui-ci en Université de plein exercice. Pendant ces 12 années de décanat, qui certes ne furent pas de tout repos quand c'étaient toutes les structures d'une Université nouvelle qu'il convenait progressivement de mettre en place tandis qu'augmentaient les effectifs étudiants et que se multipliaient les formations, Louis Terreaux devait s'acquitter de sa tâche avec une sérénité non crispée qui devait se révéler bientôt pleinement efficace. Sans doute la vigilante secrétaire qui allait l'assister pendant toutes ces années vous en dirait-elle davantage sur les vertus administratives qui étaient les siennes ; mais ses qualités humaines allaient pourvoir à tous les offices, outre une ardeur à la tâche peu commune.

De son enseignement – car c'est bien d'abord un enseignant qu'il était – ceux et celles qui ont suivi ses cours, étudiants de tous les niveaux, se souviennent, m'ont-ils dit,

comme autant de moments privilégiés, quand on venait à leur parler de la *Défense et illustration de la langue française* ou des *Amours de Marie* comme autant de nouvelles toutes fraîches découvertes dans le journal du jour. Le naturel de son propos comme de son abord, son constant souci de ne point paraître pédant ni distant, devaient rendre ses cours attrayants pour chacun, ce qui n'est pas un mince mérite.

Il ne devait pas s'en tenir là, ce qui était déjà beaucoup, et il allait par surcroît instaurer un Institut savoisien d'études françaises, à destination des étudiants étrangers qui commençaient à converger nombreux vers la toute nouvelle Université, lequel Institut devait très vite connaître un franc succès. Et puis ce fut surtout, peu après, sa création du Centre d'études franco-italien : un Centre promis à rapprocher les Universités de Savoie et de Turin et mis sur pied en un temps record grâce à l'étroite connivence qu'il entretenait, par-delà les Alpes, avec le Professeur Franco Simone. Devait en résulter un diplôme franco-italien du niveau de la maîtrise et de la laurea bientôt reconnu par les deux états concernés et dont on ne regrettera jamais assez la disparition dans la suite des temps. Mais, par bonheur, ce Centre d'études franco-italien allait devenir bien vite un lieu privilégié de rencontres multiples, de colloques de haut niveau entre chercheurs des deux pays, et le point de départ d'un grand nombre de publications dont peut s'enorgueillir à raison l'Université de Savoie, tant elles servaient conjointement et les relations littéraires entre France et Italie, et les études proprement seiziémistes.

Enfin, et par-delà toutes les réalisations durables dont il fut au départ, l'universitaire Louis Terreaux ne devait cesser à aucun moment de s'adonner à diverses recherches dont il ne tirait nulle gloire – cela lui aurait bien peu ressemblé – et qui pourtant allaient enrichir à jamais tant l'histoire de la langue française, dont il s'attachait aux moindres détours, que celle d'une Savoie dont il revendiquait la pleine appartenance tout autant que l'héritage – et cela avec certain sourire dont il avait le secret. C'est tout un colloque qu'il faudrait consacrer à ses travaux, fort divers en apparence mais dont l'unité foncière ne tarde pas à apparaître et dans la façon d'approcher les textes au ras de la syntaxe, sensible au moindre détail, et dans la rigueur de l'argumentation au détriment de tout effet. Impossible ici d'en détailler plus avant les mérites, sans doute, mais qu'on

sache du moins que lire le moindre de ses articles est déjà, bien souvent, façon de le retrouver tout entier.

Pour l'heure, qu'il me soit seulement permis d'ajouter que celui dont il allait me revenir un jour d'assurer la succession reste à jamais pour moi non point un collègue, mais un ami, c'est sûr, un ami qui, mieux qu'un universitaire particulièrement doué, reste un exemple – un modèle, que le Doyen Terreaux, tout simplement.

JEAN BURGOS